

Chercher le barbare

Étienne Savignac

Number 61, Summer 2015

Islam, islamisme, islamophobie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78834ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Savignac, É. (2015). Chercher le barbare. *L'Inconvénient*, (61), 17–19.

CHERCHER LE BARBARE

Étienne Savignac

Dans une entrevue accordée quelque temps avant la sortie de *Soumission* et les attentats de Paris, Michel Houellebecq évoquait sans grande hésitation la « destruction de la philosophie issue du siècle des Lumières ». Il appuyait son propos en soulignant l'excellente santé des religions monothéistes et déclarait par là même la mort de l'athéisme et de la laïcité. Il se définit d'ailleurs désormais comme un agnostique, son athéisme n'ayant « pas vraiment résisté à la succession de morts qu'il a connues ». L'affirmation de Houellebecq est ambitieuse, mais elle ne semble pas démentie par un début de millénaire qui, depuis le 11 septembre 2001, témoigne de l'échec de la raison sur le divin. En cette période incertaine, en cette fin d'époque annoncée où l'on voit un monde qui meurt tandis que le nouveau peine à naître, on pense volontiers à Gramsci, qui constatait que « pendant cet interrègne on observe les phénomènes morbides les plus variés ». En effet, les revers que subit une laïcité de plus en plus malmenée entraînent des réactions vives chez ses défenseurs et une confusion générale, souvent malveillante, entre athéisme, laïcité et origine culturelle. Ainsi se libère une parole troublante, inédite pour notre génération, qui semble signifier une autre fin d'époque, celle du tabou qui protégeait l'Occident, depuis la découverte des camps de la mort, contre la diabolisation des groupes religieux, ethniques ou culturels.

Si la philosophie des Lumières a fait triompher le raisonnable sur le religieux, particulièrement grâce au savoir qui est source de démystification, ses valeurs essentielles, qu'on retrouve dans la Déclaration d'indépendance des États-Unis ou dans la Déclaration des droits de l'homme de la Révolution française, mettent de l'avant la liberté, l'égalité et la tolérance, qui sont les socles de nos démocraties. Si ces valeurs n'ont pas permis d'éviter des conflits terribles comme

les deux grandes guerres, elles ont tout de même ouvert la voie à des sociétés plus égalitaires, et elles ont alimenté les grandes luttes contre les injustices, particulièrement raciales (ségrégation des Noirs en Amérique, apartheid, etc.). Il est alors difficile de s'opposer à Houellebecq lorsqu'il décrète la fin des Lumières. On ne peut en effet contester le retour du religieux, ne serait-ce que sous sa forme la plus violente, et on ne peut qu'observer un recul des valeurs humanistes qui nous animaient depuis plus de deux siècles. Par exemple, la multiplication des assassinats de Noirs américains par des policiers aux États-Unis, affaires pour la plupart classées sans suite, démontre que l'héritage de Luther King et de Malcom X s'étiole irrémédiablement et dans une relative indifférence.

Le recul des valeurs universelles, qui placent tous les êtres humains sur un pied d'égalité, laisse poindre le retour de xénophobies confuses et décomplexées. L'épisode pathétique d'Hérouxville a démontré que la modernité n'est pas forcément gage de progrès, et il a ramené à notre souvenir le fait que l'homme dépourvu d'éducation a tendance à se complaire dans une certaine noirceur, laquelle s'illustre souvent hélas par une xénophobie primaire. En revanche, et c'est sans doute le plus préoccupant, nous assistons aujourd'hui, tant au Québec que dans tout l'Occident, à la libération d'une parole dévoyée, inquiétante, jusqu'ici retenue, tantôt politique, tantôt journalistique, tantôt sociologique, qui n'est pas sans faire écho à la période ayant précédé les deux grandes catastrophes européennes, période pendant laquelle on tentait de définir la pureté du peuple en même temps qu'on identifiait le bouc émissaire d'une société en crise. En appelant Zola à la rescousse, on réalise que, si d'aucuns ont parfois abusé des comparaisons définitives, notre époque et la sienne présentent des ressemblances évidentes : « Depuis quelques années,

je suis la campagne qu'on essaie de faire en France contre les Juifs, avec une surprise et un dégoût croissants. Cela m'a l'air d'une monstruosité, j'entends une chose en dehors de tout bon sens, de toute vérité et de toute justice, une chose sottise et aveugle qui nous ramènerait à des siècles en arrière, une chose enfin qui aboutirait à la pire des abominations, une persécution religieuse, ensanglantant toutes les patries. » Il ne s'agit pas de superposer ces deux époques, sans nuances ni distinctions de contexte, mais de s'interroger sur la portée d'expressions décomplexées, comme celle d'un « problème de l'islam » qu'a avancée l'académicien Alain Finkielkraut¹ et dénoncée le journaliste Edwy Plenel, vision qu'on voit relayée au Québec par le sociologue Mathieu Bock-Côté². Une expression qui fait écho au « problème juif » dont on dissertait sans gêne dans l'Europe de la fin du 19^e siècle, et qui inquiétait tant Zola.

Face à la menace terroriste, qui constitue une réalité en Occident, des postures de repli identitaire se mettent en place, et une parole de régression consternante les accompagne. Pendant qu'en France ce repli s'alimente à la crise économique (réflexe classique), au choc qui a suivi les attentats de Paris ainsi qu'aux cicatrices béantes du postcolonialisme, certaines voix au Québec tentent d'importer frauduleusement des tensions européennes qui nous sont en tous points étrangères, et ce, particulièrement depuis 2013 et les débats entourant la Charte des valeurs. Il faut vraiment méconnaître les complexités, les fragilités, les souffrances de la société française et leurs racines profondes pour importer ici un discours non seulement inapproprié, mais qui porte en lui les germes de la guerre qu'on prétend vouloir éviter. Dans une société harmonieuse comme la nôtre, à peine dérangée par quelques ajustements que les travaux de Bouchard et Taylor ont bien décrits, on cherche à exploiter les tensions internationales, à agiter les épouvantails malhonnêtes de la perte d'identité au profit d'un envahisseur imaginaire, contre lequel on s'autorise à commettre de plus en plus de gestes hostiles. Ainsi réduit-on les personnes de culture musulmane à l'islam, lequel est lui-même réduit à l'intégrisme islamique et au terrorisme. Autant de raccourcis et de sophismes vicieux et insupportables, rendus possibles par ce qui me semble correspondre à la fin d'un certain tabou de l'Holocauste. Après la découverte des camps, l'humanité avait compris que les mots comptent, que les mots prononcés dans le contexte de l'affaire Dreyfus et de la montée lente du nazisme recélaient en eux la monstruosité que personne n'osait alors imaginer. Une précaution de mémoire qui laissait croire que nous avions compris avec Hannah Arendt que « c'est dans le vide de la pensée que s'inscrit le mal ». Or, les programmes politiques des uns et des autres semblent avoir eu raison de ce qu'on croyait immuable, et la mémoire du pire n'empêche plus désormais la diabolisation d'un peuple, à toutes fins utiles.

Ainsi, de plus en plus de voix publiques adoptent la posture malhonnête de la *xénophobie*. Il s'agit par là de tenir des propos qui ne peuvent être considérés comme racistes ou xénophobes, mais dont les auteurs savent que l'ambiguïté résonnera favorablement chez les plus vulnérables comme une autorisation à libérer une parole à l'intolérance crasse.

Et cette *xénophobie* s'appuie sur une confusion savamment entretenue entre laïcité, athéisme et origine culturelle, confusion habile qui permet d'accuser et de rendre coupables l'ensemble des musulmans de crimes et de délits qui leur sont étrangers, et auxquels on les associe uniquement en raison de liens d'appartenance, de croyance ou d'origine, alors qu'ils en sont, et la réalité en est comptable, les premières victimes. Incapables de relever les défis complexes de la compréhension du monde, personnalités politiques, journalistes et chroniqueurs font commerce de ces haines. Ils manipulent avec adresse les « amalgames » pour conduire l'opinion publique vers une stigmatisation évidente, dont ils se tiennent ensuite à l'écart en protestant avec lâcheté qu'ils n'y sont pour rien. Derrière une certaine érudition et une apparence de rectitude, leur objectif est pourtant clair : en profitant du climat de terreur provoqué par la menace islamiste et par une manipulation adroite des mots et des concepts, il s'agit de réveiller en chacun de nous ce que Brecht appelait « *La bête immonde* », cette hostilité intrinsèque envers l'étranger, de laquelle seule l'éducation peut triompher. Pour les uns, il s'agira de raviver, sur fond de repli identitaire, la flamme souverainiste à travers une laïcité qui exclut ; pour les autres, cette négation de la richesse humaine, cette transformation d'une idée monstrueuse en une opinion légitime, assise sur l'illusion d'un héritage identitaire homogène et fantasmé. Césaire parlait d'un rapetissement des droits de l'homme pour qualifier cette « conception étroite et parcellaire, partielle et partielle et, tout compte fait, sordidement raciste ». Inventer l'ennemi global, chercher le barbare, encore, au lieu de chercher le fil, le lien, comme si les civilisations n'avaient pas rendez-vous.

Les événements récents d'Ottawa, de Paris et de Copenhague témoignent que nous traversons une période trouble et dangereuse, puisque des fous de Dieu, probablement devenus fous par la répétition des injures impérialistes occidentales, ont décidé de semer la terreur tant au Moyen-Orient que chez nous. Cette violence totalitaire, dit Plenel, « ne cessera pas mais s'aggravera si nous ne nous élevons pas à la hauteur du défi qu'elle nous lance : affronter les injustices, inégalités, misères et humiliations qui l'ont produite, que ce soit à l'échelle du monde ou de notre pays. Un monde qui accepte que les 1 % les plus riches détiennent bientôt plus de la moitié du patrimoine mondial court à sa perte, c'est-à-dire à cette violence sans fin, sans frontières et sans territoires, qui est la nouvelle figure de la guerre. Et les premiers à le savoir, car ils la subissent depuis si longtemps, ce sont les peuples du monde arabe, de culture majoritairement musulmane ». Pendant que des pays arabes crient au ciel leur soif de démocratie, des intégristes islamistes proclament, parmi d'autres provocations, son incompatibilité avec l'islam.

Les processus de généralisation sont les outils bien connus de l'intolérance, et les chemins qui mènent à l'indifférence. La propagation de la suspicion et le repli identitaire ont toujours fait le bonheur des idéologues, que trop de différences embarrassent. La philosophie des Lumières nous invitait, par l'acquisition de tous les savoirs, à les apprivoiser et à vaincre nos peurs. Si Houellebecq dit vrai, si le temps des

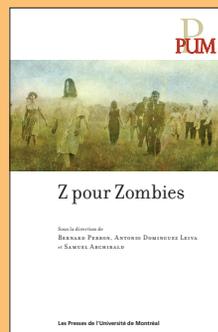
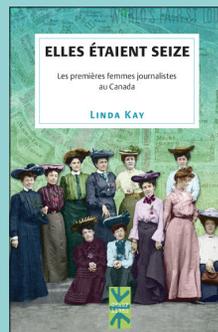
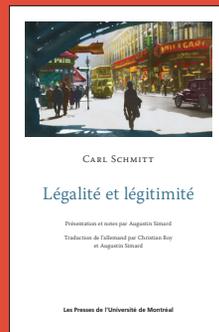
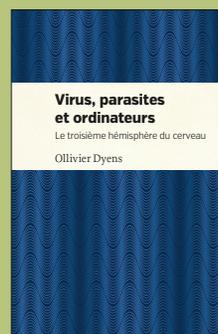
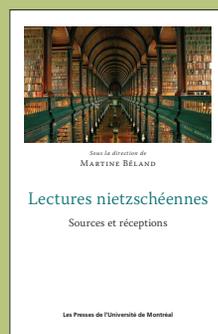
Lumières est désormais révolu, il s'agit peut-être d'une période sombre qui commence pour nous. Une période pendant laquelle, sous l'influence de ceux que l'unité des hommes rebute, nous mènerons la guerre que nous prétendions redouter. « À force de montrer au peuple un épouvantail, on crée le monstre réel », disait encore Zola. « On les a frappés, injuriés, abreuvés d'injustices et de violences, et rien d'étonnant à ce qu'ils gardent au cœur, même inconsciemment, l'espoir d'une lointaine revanche, la volonté de résister, de se maintenir et de vaincre », ajoutait-il.

Malgré les exigences d'assimilation qui sont en réalité, comme le dit Plenel, une « euphémisation de la disparition », une volonté d'effacement comme de refus de l'altérité – « n'accepter l'autre qu'à la condition qu'il ne soit plus lui-même, ne le distinguer que s'il décide de nous ressembler, ne l'admettre que s'il renonce à tout ce qu'il fut » –, malgré les injonctions de distanciation (*#notinmyname*), malgré toutes les associations malhonnêtes et les humiliations ; malgré tout ça, les Arabes, les musulmans de chez nous font preuve de résilience, d'obligeance et de dignité, quoi qu'en disent les agitateurs d'épouvantails, les semeurs de haine. Dans les mots qui suivent, le journaliste Akli Ait Abdallah rappelle que derrière chaque immigrant, au-delà des statistiques et des phobies idiotes, au-delà des froideurs, des insensibilités et des ignorances, il existe un homme, une femme, des travailleurs, des familles de bonne volonté, souvent extirpés du pire. Au moment où j'écris ces lignes, un bateau surchargé de migrants fait naufrage en Méditerranée, et on présume qu'il y aura au moins 700 morts. Au-delà de la tristesse, c'est l'espoir le plus fort, celui que fabrique le désespoir, qui sombre avec ce bateau. Il faut toujours sourire à un immigrant. On ne sait jamais quel miracle ni quelle souffrance se tiennent devant nous.

« Je suis... Je suis, moi, l'immigrant, celui qu'on sélectionne, qu'on accepte, qu'on accueille, qu'on surveille, qu'on ausculte, qu'on évalue, qu'on statistique, qu'on probationne, qu'on quotationne, qu'on modélise, qu'on budgétise, qu'on maindœuvrise, qu'on légifère, qu'on encode, qu'on certifie et qu'on intègre, qu'on encense, qu'on récompense, qu'on complimente, théâlementhe, qu'on félicite, qu'on répartit, qu'on ventile et qu'on régionalise, qu'on francise, qu'on laïcise, qu'on civilise, qu'on courtise, qu'on analyse, qu'on supporte, qu'on diabolise, qu'on déprogramme, qu'on condamne, qu'on déradicalise et qu'on blâme, qu'on amalgame, qu'on ethnicise et qu'on racise, qu'on contrôle, qu'on réforme, qu'on limite, qu'on contient, qu'on maîtrise, qu'on endigue, qu'on débat, qu'on renvoie, qu'on déporte, qu'on décâlisse. Je suis, moi, l'immigrant, pourtant qui de douleurs, d'amitiés, de chair et de parole. » Akli Ait Abdallah ■

1. <http://www.franceinter.fr/video-alain-finkelkraut-il-y-a-un-probleme-de-lislam-en-france>
2. <http://service.vigile.quebec/Toujours-toujours-accuser-l>

LE SAVOIR EST LÀ.



DISPONIBLES EN VERSION NUMÉRIQUE À **50%** DU PRIX PAPIER

PUM Les Presses de l'Université de Montréal www.pum.umontreal.ca Université **um** de Montréal